

Études d'histoire religieuse



Paul Morency, *Alphonse Desjardins et le catéchisme des caisses populaires*, Sillery, Septentrion, 2000, 262 p.

Francis Leblond

Volume 67, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006799ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006799ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leblond, F. (2001). Compte rendu de [Paul Morency, *Alphonse Desjardins et le catéchisme des caisses populaires*, Sillery, Septentrion, 2000, 262 p.] *Études d'histoire religieuse*, 67, 333–336. <https://doi.org/10.7202/1006799ar>

Trois-Rivières. Il complète son récit par deux chapitres sur l'histoire des Forges du Saint-Maurice et ses légendes. Pour l'édition du livre, Caron ajoute à la description de son premier voyage un chapitre sur la présence des missionnaires en Haute-Mauricie, soit les jésuites sous le Régime français puis les oblats au XIX^e siècle.

Cet ouvrage est une réédition de celui publié en 1889. En présentation, Denis Vaugeois situe notamment les deux voyages de Napoléon Caron dans le contexte de son cheminement personnel et à l'égard de ses autres apports, notamment sa participation à la diffusion de la langue des Canadiens français. Il en situe aussi les limites, indiquant par exemple que dans ses récits, Caron « ne s'arrête pas longuement au métissage » d'une région à fort brassage ethnique où se côtoient Amérindiens, habitants canadiens-français et entrepreneurs écossais, anglais et américains. À chaque page, ou presque, des notes en retrait du texte viennent éclairer le sens d'un mot ou d'une expression employés par Caron et apportent de nombreuses précisions historiques qui aident grandement à la compréhension du texte. L'iconographie ajoutée dans cette nouvelle édition permet au lecteur de s'imprégner encore un peu plus des lieux que nous décrit l'abbé Caron. On ne peut que féliciter, en somme, l'équipe du Septentrion pour cette nouvelle édition de *Deux voyages sur le Saint-Maurice*, un document ethnographique d'une grande richesse.

François Lachance
Centre d'études québécoises
Université du Québec à Trois-Rivières

* * *

Paul Morency, *Alphonse Desjardins et le catéchisme des caisses populaires*, Sillery, Septentrion, 2000, 262 p.

Vers 1908, cherchant un moyen original et efficace pour faire la promotion des caisses populaires et des principes de la coopération, Alphonse Desjardins confie au jeune abbé Philibert Grondin, professeur au Collège de Lévis, le mandat de rédiger un catéchisme portant spécifiquement sur ces éléments. La formule simple de questions et de réponses qui caractérise les catéchismes ayant déjà fait ses preuves dans le passé, Desjardins y voit un bon moyen pour rejoindre un vaste public. Ainsi, en 1910, le *Catéchisme des caisses populaires* voit le jour et devient, au fil de ses quinze éditions réparties entre 1910 et 1961, un outil promotionnel central, incontournable, pour la propagation des caisses et de l'idéal coopératif.

S'intéressant particulièrement à la première édition de ce catéchisme et aux messages qu'il véhicule, Paul Morency en fait l'objet de sa thèse de

doctorat en linguistique, qu'il dépose à l'Université Laval en 1998 sous le titre : *Le message coopératif dans le Catéchisme des caisses populaires Desjardins ; analyse sémiotique d'un texte fondateur*. La qualité de sa recherche incite après coup les éditions du Septentrion à en publier l'essentiel en l'an 2000, qui coïncide d'ailleurs avec le centième anniversaire de fondation de la première caisse populaire à Lévis.

L'analyse de Morency poursuit trois objectifs : – « dire quel est et comment s'exprime ce message coopératif des premiers propagandistes, tel qu'il figure dans le premier Catéchisme des caisses populaires [...], décrire la situation et le contexte de production du Catéchisme des caisses populaires [...], dégager la structure ou la configuration sémiotique du message coopératif ». Pour ce faire, après un long avant-propos qui fait office d'introduction générale, il divise son ouvrage en trois parties principales.

Dans la première, intitulée *La goutte d'eau et l'océan (Le sou et le capital)*, il examine particulièrement la place réservée au « sou » dans le Catéchisme des caisses populaires. Il démontre qu'on lui confère une valeur presque sacrée. Utilisant la comparaison avec les gouttes d'eau qui forment l'océan, le catéchisme rappelle que « ce sont les sous qui font les piastres » et que c'est à partir des sous que l'on peut créer un capital « pouvant accomplir des prodiges » dans la communauté. Cette importance accordée au sou est d'ailleurs un bon moyen pour susciter un large intérêt dans la population. Comme le fait remarquer Morency, « grâce à ce dénominateur commun, à ce sou que tout le monde possède, qui peut échapper au message et prétendre qu'il ne le concerne pas ? Il est fort à parier, au contraire, que le sou réussisse le tour de force d'éveiller l'attention tant de l'épargnant que du dépensier et de susciter leur intérêt pour la suite de l'argumentation ». Or, dans la suite de l'argumentation, l'un des éléments que l'on veut particulièrement promouvoir est la pratique de l'épargne, que l'on érige d'ailleurs en vertu. Dans le cas des caisses scolaires, fondées à l'époque d'Alphonse Desjardins, l'épargne du sou est fondamentale et sert à promouvoir une certaine forme de comportement. Ainsi, dans le catéchisme, on explique qu'« un enfant qui saura épargner un sou, se priver d'un jouet, saura plus tard épargner les piastres, se priver de bien des plaisirs plus ou moins condamnables ou déplorables ». Dans le cas des adultes, la vertu de l'épargne est présentée comme un moyen pour combattre notamment l'intempérance, le luxe et même le théâtre.

La seconde partie est intitulée *La mouche à patate et le loup affamé (l'usure)*. Après avoir évoqué la doctrine de l'Église catholique en matière d'usure ainsi que le discours du clergé québécois sur cette question, Morency analyse la « rhétorique coopérative sur l'usure dévorante ». Rappelant quelques stéréotypes populaires pour représenter l'usurier, dont celui du personnage de Séraphin Poudrier, il démontre comment on en vient, dans le

Catéchisme mais aussi dans d'autres textes de l'abbé Grondin, à associer l'usure aux Juifs et à faire preuve d'un certain antisémitisme. Morency a toutefois la sagesse de bien situer cette attitude dans le contexte historique de l'époque. Il en vient néanmoins à se demander si cette emphase sur l'usure n'est pas délibérément exagérée afin de favoriser la propagation des idées coopératives et va jusqu'à affirmer que « les oiseaux de proie et les loups affamés du Catéchisme, les victimes qu'ils attaquent et dévorent, ne servent qu'à aménager rhétoriquement une scène, celle du Mal, où se découperont plus nettement le Bien et les bienfaits de la coopération, de 'l'œuvre économique' ». Il conclut, quelques pages plus loin, que « c'est le discours moral et théologique sur l'usure qui fournit au mouvement et au message coopératifs leurs repères et leurs assises », ajoutant que « l'usure, l'usurier, la capitaliste, le Juif, le franc-maçon, le Juif franc-maçon et le complot deviennent les faire valoir de l'humble sou, de la charité entre frères, des épargnistes, de la caisse populaire, de la coopération, de l'œuvre économique et libératrice ».

La troisième et dernière partie, intitulée *L'humble chapelle et l'immense basilique (la caisse)*, porte sur la caisse populaire elle-même. Morency analyse d'abord comment, en s'appuyant sur un discours qu'il qualifie d'agriculturiste, le message coopératif réinvente la paroisse traditionnelle comme lieu d'enracinement de la caisse populaire. Puis, il examine ce que signifie la comparaison faite dans le Catéchisme entre l'humble chapelle, établie dans chaque petit village, et la petite caisse populaire qui devrait aussi s'y retrouver, l'une n'allant pratiquement plus sans l'autre. Enfin, il présente comment on en vient à prolonger le concept de la famille vers celui plus large de « famille paroissiale », dans lequel la caisse joue un rôle prépondérant et dont l'objectif serait de contribuer à construire une communauté où les valeurs coopératives seraient dominantes, une sorte de « royaume coopératif » où, s'il adhère à la caisse, l'épargnant aura certes une meilleure vie sur terre mais préparera surtout son entrée au « Royaume des cieux ».

Dans l'ensemble, l'analyse de Morency est fort intéressante et apporte un éclairage nouveau, non seulement sur la première édition du catéchisme des caisses populaires mais aussi, voire surtout, sur l'argumentaire utilisé pour faire la promotion des caisses et de l'idéal coopératif au début du siècle. L'influence de l'ultramontanisme y est notamment très bien démontrée. L'une des principales qualités de cet ouvrage est de constamment replacer les choses dans leur contexte historique, ce qui permet de les apprécier avec une juste perspective. Malgré cela, on peut néanmoins questionner certaines affirmations de Morency, comme celle à l'effet qu'Alphonse Desjardins était « agriculturiste ». Ainsi, après voir bien présenté la signification donnée à cette expression par l'historien Michel Brunet mais n'avoir évoqué que

brièvement les nuances qu'ont apportées après coup d'autres auteurs (G. Dussault et F. Roy), il ne dit pas à quelle définition de ce concept il se rattache pour qualifier Desjardins d'« agriculturiste ». D'ailleurs, il fournit lui-même des arguments qui viennent nuancer fortement son affirmation lorsque, par exemple, il rappelle qu'Alphonse Desjardins a fondé plusieurs caisses en milieu urbain, dont la première à Lévis, ce qui cadre plutôt mal avec une philosophie glorifiant la vie rurale par rapport à la vie urbaine. Enfin, malgré un petit irritant quant à l'emplacement des notes, qui ne sont ni en bas de page, ni en fin de chapitre ou en fin de volume mais plutôt en fin de partie, ce qui les rend difficiles à trouver, on ne peut que féliciter les éditions du Septentrion d'avoir permis une diffusion plus large à cette recherche des plus intéressante.

Francis Leblond
Archiviste
Confédération des caisses populaires et
d'économie Desjardins du Québec

* * *

Fernand Dumont, Un témoin de l'homme, entretiens colligés et présentés par Serge Cantin, Montréal, L'Hexagone, 2000, 357 p.

Il s'agit d'un livre posthume de Fernand Dumont, comme le laisse comprendre la maquette de couverture. Un livre qu'il n'a pas écrit, mais causé depuis trente ans – surtout ces dernières années – avec une vingtaine d'interlocuteurs, dont l'assidu Paul-Eugène Chabot, cet excellent artisan de la précieuse RND. Un livre accessible à quiconque car, s'il avait l'écriture abstraite, Dumont était un pédagogue à la conversation limpide.

Tel que l'indique cette fois le titre à la troisième personne, il s'agit aussi d'un ouvrage de Serge Cantin, LE spécialiste de l'œuvre de Dumont. (Moi ? je ne suis pas tant spécialiste que lecteur autorisé.) Pour donner armature à cette « grande vendange de paroles », Cantin a effectué un montage à larges extraits de son corpus d'entrevues, dont le résultat est tout à fait convaincant. L'ouvrage se complète de textes introductifs et notes d'édition, d'une bibliographie sommaire et d'une chronologie où, pour une fois, on trouvera la bonne date de la soutenance de thèse à la Sorbonne (1967).

Voilà donc de la belle ouvrage. Je me permets quand même de faire deux reproches, bien minimes, à Cantin. À l'intention du lecteur savant, il aurait dû préciser davantage son mode de traitement des *verbatim* d'entrevues, dont il dit avoir seulement « modifié peu ou prou le libellé ». Faut-il alors comprendre qu'il a pu substituer discrètement « le territoire de la théorie » (p. 10) au controversé « Je garde le territoire de la parole », cité